

Une perte inexprimée : Greg Staats Par Amber Berson

J'écris ceci en une période de deuil personnel. Montréal vient de perdre l'un de ses grands artistes et son absence laisse un vide; il était un grand meneur et, pour plusieurs, un mentor. Après les obsèques, j'ai parlé avec le fils de cet homme, un ami, sur qui pesait le fardeau de littéralement remplir les chaussures de son père. En effet, demeurant à l'étranger, il avait omis d'apporter des chaussures de circonstance et des bottes d'hiver et se tenait devant moi dans des souliers un peu trop grands pour lui. Il parlait de ce qu'il venait de perdre, sans toutefois pouvoir encore exprimer ce qui lui manquait exactement. Bien entendu, son père n'était plus là physiquement et émotionnellement, mais ce qu'il avait perdu était beaucoup plus profond. Pour faire la conversation, je lui ai parlé de mes lectures récentes sur les Conseils iroquois de Condoléances et leurs cérémonies, celles-ci ayant comme but d'apaiser la perte d'une personne et de commémorer et créer un patrimoine autour du défunt. À ce moment, j'espérais de tout coeur que le rituel de deuil auquel nous prenions part aide mon ami autant que les rituels évoqués par Greg Staats dans son travail artistique.

Staats fait le deuil de quelque chose de moins tangible (ce qui n'en diminue pas l'ampleur). Ses oeuvres confrontent la perte de ce qu'il n'a jamais eu – une langue et une culture – et, de ce fait, une compréhension de lui-même en lien avec sa communauté ancestrale. Lors d'une conversation avec Martha Langford (article, Montréal, le 14 janvier 2011), Staats réfléchissait au fait d'être à la fois Mohawk et exclu des Mohawks. L'artiste faisait référence au fait que, bien qu'il ait une carte de statut d'Indien, qu'il ait grandi sur une réserve, que sa famille soit mohawk et qu'au bout de sa rue, dans sa communauté d'origine, ses voisins participaient à des cérémonies Longhouse honorant les traditions ancestrales, Staats a grandi sans comprendre la langue et les traditions propres à l'identité mohawk.

Les personnes des Premières Nations éprouvent aujourd'hui ce que les théoriciens Maria Yellow Horse Brave Heart et Lenyra M. DeBruyn appellent un « deuil non reconnu et historiquement irrésolu » (traduction libre) : un deuil profond pour lequel il n'existe aucun rituel de deuil reconnu ou accepté dans la société nord-américaine (colonisatrice) contemporaine. La société nord-américaine n'a pas laissé place au deuil de la colonisation des Amériques. Le stéréotype de l'Indien sauvage ou noble, dépourvu de sentiments, prévaut. Cette croyance populaire présuppose, selon Brave Heart et DeBruyn, que les personnes des Premières Nations ne possèdent « aucune capacité de deuil et, par conséquent, n'ont pas le besoin ni le droit de le faire »¹. En caractérisant les peuples autochtones comme étant incapables de porter le deuil, et même, comme en rejetant l'idée, nous rejetons leur sentiment de perte. Brave Heart et DeBruyn poursuivent en amenant que « Le concept de deuil non reconnu explique en partie l'existence du deuil historique irrésolu chez les Indiens d'Amérique. L'héritage historique ne reconnaissait pas les pratiques culturelles de deuil, consolidant ce deuil irrésolu de génération en génération »². Le traumatisme causé par le processus de colonisation n'a jamais été assimilé, laissant des séquelles sur les générations subséquentes. L'interdiction des rituels et pratiques cérémoniales, la méconnaissance des colonisateurs quant aux pratiques de deuil comme les cérémonies de condoléances ainsi que le rejet, par le modèle familial nucléaire européen, du deuil des ancêtres et de la famille étendue, de même que de leurs traditions, langages et modes de vie, ont contribué à prolonger la période de deuil des Premières Nations.

1- Brave Heart, M., & DeBruyn, L. "The American Indian Holocaust: Healing historical unresolved grief." *American Indian and Alaska Native Mental Health Research*, 8 (1998): 60–82, p.67, traduction libre

2- *Idem*, p.67, traduction libre

En tant qu'artiste, Staats cherche à montrer les lacunes dans sa compréhension de la mémorialisation dans la tradition Mohawk. L'artiste se positionne à la fois en tant qu'observateur et participant dans son exploration des rites iroquois se rattachant au Conseil de Condoléances et à ses rituels de deuil. Pour explorer les insuffisances de sa compréhension et de sa connaissance, Staats photographie des lieux et des choses ayant un lien avec son propre passé et qui le connectent avec un passé plus lointain. Staats maintient que ce travail parle de lui et de sa propre compréhension de ce qu'est la perte, se distanciant ainsi de la tendance d'autres artistes des Premières Nations à traiter d'une perte à plus grande échelle. *Condoléance* est donc une réflexion personnelle sur sa relation avec la perte (d'une terre, d'une communauté, de liens personnels), le traumatisme, la mémoire et la compréhension, ainsi que la reconstruction d'un chemin linguistique par le biais des rituels de deuil mohawks. Il s'agit toutefois d'un projet partagé, puisqu'il laisse place à l'interprétation personnelle du regardeur. Dans le catalogue de *Tellement Iroquois*, Rick Monture note que le lien créé par Staats « entre le passé et le présent fait montre de compassion [...] Malgré le sentiment de perte, une place est laissée à la guérison à travers des chansons, des mots et d'une réciprocité transmissibles au-delà des barrières du temps et de la langue »³.

Les Iroquois sont gouvernés par leurs rites, conseils et cérémonies, le plus important étant le Conseil de Condoléances. Dans son livre *The Iroquois Book of Rites*, publié en 1883, Horatio Hale écrit:

Les écrits des Jésuites affirment que les Hurons avaient pour coutume de tenir une lamentation publique suite à la mort d'un chef, et par la même occasion en nommaient un nouveau qui devait prendre la place de son prédécesseur. Ce qui était à l'origine une coutume tribale huronne est devenu, dans le système gouvernemental iroquois, une institution essentielle au maintien de leur état.⁴

Plus que le transfert d'un nom et d'un titre, la cérémonie de condoléances était un acte prescrit de deuil public qui ne rejetait pas d'autres formes ou moments de deuil, et tenait compte de l'importance de célébrer la fin d'une vie.

La cérémonie de condoléances iroquoise a comme objet de restaurer la santé mentale d'une communauté, d'en rééquilibrer les émotions à travers le bonheur, la croissance et le respect du passé. Elle vise à accueillir l'avenir en même temps qu'à consoler les personnes en deuil. Staats fait indirectement allusion à la perte, mais un traumatisme et une mémoire indicibles habitent ses images. Bien que nous soyons tous des êtres blessés, nous pouvons surmonter nos blessures par la réflexion, en essayant de comprendre et en ayant un espace et un moment réservés au deuil. C'était peut-être ce que Staats voulait mettre de l'avant en photographiant une chaise vide, soit représenter la préparation d'un espace, d'un moment où porter notre deuil.

3- Rice, Ryan, Emily Falvey, Ottawa Art Gallery, and Aboriginal Curatorial Collective. *Kwah í:Ken Tsi Iroquois = Oh so Iroquois = Tellement Iroquois*. Ottawa: Ottawa Art Gallery = Galerie d'art d'Ottawa, 2008, p. 81, traduction libre

4- Hale, Horatio. *The Iroquois Book of Rites*. --. 2d] Reprint with an introduction by William N Fenton -- ed. Toronto: University of Toronto Press, 1963, p. 48, traduction libre

5- *Idem*, p. 60, traduction libre

Les éléments de la cérémonie sont mnémoniques et chaque aspect, de par sa répétition, a son rôle à jouer dans le passage entre sentiment de perte et renouvellement. « Les lamentations étaient régies par une routine prescrite, et chaque item de condoléances était représenté par une ligne de wampum, la disposition des perles servant d'aide-mémoire au chef officiant »⁵.

Dans *Condolérance*, une monobande et une photographie abordent l'amalgamation de signes et cérémonies ayant trait au deuil dans les traditions mohawks et chrétiennes. En 1883, Hales écrit : « l'hymne, ou Kareenna, mérite une mention spéciale. Dans tout conseil iroquois notable, une chanson ou un chant constitue une partie importante, sinon intégrante de la procédure. [...] Dans le plus grand des conseils, la chanson doit bien entendu avoir une place distinguée »⁶. La chanson est mnémonique autant dans les systèmes de connaissance mohawk que chrétien : dans les deux cas chaque ligne d'un hymne chanté est habituellement répétée. Hale avance que « dans son ensemble, l'hymne est l'expression de la révérence pour les lois et les morts, et de sympathie avec les vivants »⁷.

La chanson, la répétition, la tradition et les codes de la langue aident les participants à faire la transition du passé au futur. La cérémonie qui a comme but implicite d'accueillir le futur chef, tout en pleurant la perte d'un individu, fait davantage. C'est un système nous permettant de porter le deuil de tout ce que nous avons pu perdre, tangible ou non.

Staats nous offre un espace nous permettant de réfléchir à ce que nous n'avons plus, ou n'avons jamais eu. Il nous offre également une meilleure compréhension d'un processus de transfert employé en période de deuil. Lorsque je me suis trouvé devant mon ami, je n'avais pas de mots pour le consoler. Mais, tel que démontré par Staats, c'est par la pratique quotidienne de nos traditions ancestrales que nous parvenons à faire notre deuil.

6- Hale, Horatio, *op. cit.* p. 62, traduction libre

7- Hale, Horatio, *op. cit.* p. 64, traduction libre

Traduit de l'anglais par Simon Benedict

Amber Berson est passionnée par l'art et son potentiel de changement social. Ses recherches sont actuellement axées sur l'art et le deuil, les pratiques muséales, les théories narratives et les collections vernaculaires. Son mémoire de maîtrise (Université Concordia) examine la manière dont les femmes autochtones disparues et assassinées ont été représentées dans l'art canadien. Elle travaille à Eastern Bloc et a récemment cocommissarié SIGHTandSOUND 2 et Espèces vulnérables à Eastern Bloc, In Your Footsteps à la galerie VAV, Désirs réagencés : exposer l' « autre » chez soi au FOFA et We lived on a map... dans l'espace d'exposition du Centre for Ethnographic Research and Exhibition in the Aftermath of Violence/Centre de recherche ethnographique et d'exposition sur les conséquences de la violence (CEREV).

Ce texte fait partie d'une série d'essais écrits par les membres de la galerie, portant une réflexion sur le travail d'artistes présentés dans la programmation 2010-2011 d'article. Le texte d'Amber Berson a été produit à l'occasion de l'exposition *Condolence* de Greg Staats, présentée du 14 janvier au 20 février 2011. Il est également disponible sur notre site Internet.

article

262 Fairmount O. Montréal (QC) H2V 2G3 T 514 842 9686 info@article.org www.article.org

article remercie ses subventionneurs, membres, bénévoles et donateurs. article est membre du Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

